

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 37

Artikel: La fin du monde
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LA VÊTIRE A LA ROSINE

L'UGÈNE et sa Rosine sant mariâ lâ a dza grand teimps. L'ant bin 'na diza zanna dé valets et dé bouèbettes.

L'Ugène l'a 'na bouna plliace et l'est on tot bou'n'hommo. N'è pardine pas ion dé cliâio saoulen que trinquoatant totte lè vèprâ pè lo cabaret.

La Rosine l'est assebin onna crâna fenna. Trace tot lo dzo pè l'hôto âo lo courtî, ein tsainteint on refredon.

L'amâve onco bin ître galèza et grachâosa. L'avâi einvya d'onna vêtire à la môuda, iena dé cliâio pî de bîte, avoué la tita et la qûva que peindolhîvant.

Mâ quemet fère po atsetâ onna vêtire dinse? La Rosine n'avâi pardine pas lè moïan. L'a de on dzo à son hommo :

— Accutâ-vâi, Ugène, noutron galatâ l'est tot pllein de mâle bîte, dâi petoué et dâi fouine. Tè faut betâ onna trappa po lè z'accrotâ. Te porrî veindre lè pî pè la vela.

La Rosine sé peinsâve: « Ein arâi bin iena por mè!

Ugène, que fasâi tot cein que volhiâve sa fenna, l'a dan einprontâ onna trappa à on vesin et l'a betâie bin adrâi dein son galatâ.

Tota la vèprâ, noutrè dou lulu l'ant accutâ cein que se passâve per amont. Dévesâvant tot dâo po pâ s'eindrûmî.

La Rosine desâi: « Accutâ bin! Charrette! Vu ître rîdo ballâ avoué 'na vêtire! Vu resseimblîâ à la damâ âo djudjo!»

Aprî la miné, vaité qu'on oût: Crr...ra!

— L'est la fouine! fâ la Rosine ein baillèint on pucheint coup de câodo à son hommo.

— Oi! oi! fé l'Ugène que drumessâi dza on bocon. Vaité ta vêtire que bourgatte. Mâ atteint-te vâi, pouëtta bîte!

La Rosine preind la falot, l'Ugène einpouge on pucheint dordon po éterti la fouine que fasâi dâi dzevattâie de la metsance.

Ugène rolhie tant què pâo avoué son dordon, tant que la bîte l'a arrêtâ de piottâ et n'a pllie rein budzi. L'Ugène se dépatse de l'eimpougnî pè la qûva, et la Rosine lo cliêrîve avoué son falot...

Et séde-vo?...

N'êtâi pas onna fouine, pas mîmo on petou, l'êtâi tot bounameint on pucheint gros rat! Eh vâi! Min de vêtire po la pouërta Rosine!

Suzette à Djan-Samiët.

PE LE TELEPHONE

MONSU lo Diretteu de l'Écoulà?

— Voliâvo vo dere que Pierro Dâofoer

— L'è mè-mîmo.

pâo pas allâ à l'évoulâ vouâ. L'a on rthonmo à plliorâ. Pâo pas dévesâ et l'è tot rouÿto.

— Vouèh!

— Oi!

A sti moment, lo Diretteu ie l'oût que clii que

lâi téléphonâve l'avâi onna voix de bouïbo et repond:

— L'è ein oodre! Mâ, dite-mè vâi cô l'è que téléphone?

Et la voix l'a repondu:

— L'è mon père!

Marc à Louis.

LA FIN DU MONDE



Le docteur Louis Dubruit est mon voisin.

Je me rendis chez lui un de ces derniers soirs dans le but de lui faire remarquer que la palissade qui sépare nos deux jardins a besoin d'un coup de vernis et qu'il est urgent de s'entendre à cet égard. La domestique m'introduisit directement dans le cabinet de travail du docteur où je trouvai l'excellent homme en proie à la plus grande agitation. Très corpulent, il transpirait ferme et, sous les reflets de la lampe électrique, sa figure large et ouverte eût pu être, tant elle était rouge ce soir-là, celle d'un maréchal ferrant penché sur un feu ardent dans la pénombre d'une forge. Sans répondre à mon salut, il m'apostropha en me disant:

— Eh bien! si vous voulez échapper à un nouveau déluge, il est grand temps de fuir au Sahara ou au désert de Gobi en Mongolie.

Avant que j'eusse pu répondre, il se mit à arpenter fébrilement son cabinet en bredouillant je ne sais trop quelles incohérentes menaces. J'en étais à me demander si le brave Louis Dubruit, lui le médecin consciencieux à l'extrême et le conseiller écouté de toute la contrée, se trouvait sur le point de perdre tout-à-fait la raison quand je le vis se rasseoir et me tendre un «mémoire» manuscrit de quarante pages intitulé: «Menace de destruction du genre humain dans les pays civilisés». En me voyant faire des gros yeux devant ce titre abracadabrants, il ajouta d'un ton péremptoire:

— Je viens tout à l'heure de terminer les calculs qui doivent prouver l'exactitude de ce que j'ai écrit dans ces quarante pages et je m'aperçois que la situation est encore bien plus effrayante que je ne le supposais. Voyez-vous, ajouta-t-il, je l'ai toujours dit: l'homme est un maniaque incorrigible qui, avec toutes ses inventions, finira par se dévorer lui-même. Un jour la Nature se vengera et adieu le confort et les records! Si nous avions le temps de vivre jusque là, vous verriez par exemple les gaz asphyxiants relégués par les états-majors à l'arrière-plan et les vagues électriques exterminatrices anéantir la vie en un moindre rien sur de très grandes surfaces. De cette manière, la mort étant moins pénible, elle serait peut-être moins redoutée et moins maudite. Il y a sûrement une ruse du diable en personne dans ces inventions continuelles et qui vont toujours en se surpassant. Le perfide Lucifer flatte notre amour-propre pour mieux nous atteindre et nous rafler!

Le docteur reprit sa promenade à travers la chambre en modérant quelque peu son allure, puis, s'arrêtant subitement devant moi qui feuilletais silencieusement le «mémoire», il me fit:

— Et vous, Aimé, qu'en pensez-vous?

— A vous entendre, m'enhardissai-je à répondre, il semblerait qu'une catastrophe nous menace. Sera-ce un déluge d'eau comme au temps

de Noé ou verrons-nous un autre cataclysme?

— Oui, oui, ce sera un déluge non pas subit cette fois-ci, mais invisible et de longue haleine, parce que l'air vicié que nous respirerons, nous entourera comme de l'eau et se fera peu à peu un instrument de destruction du genre humain.

— Vous me donnez la chair de poule, mon cher docteur, dis-je avec un sourire au coin des lèvres, car si je vous comprends bien la fin du monde serait plus ou moins imminente.

— N'exagérons rien, répliqua M. Dubruit, les populations rurales ne sont pour le moment pas encore menacées, mais, dans les villes tentaculaires, le mal est grave. Ecoutez-moi un instant: Autrefois, nos routes et nos artères urbaines étaient recouvertes de calcaire qui s'amenuisait par le frottement produit par la circulation. Quand le vent soufflait, nous étions, il est vrai, enveloppés de poussière, mais celle-ci contenait des substances désinfectantes. Elle soulevait aussi avec elle de la limaille de fer très fine provenant de l'usure des cercles de roues des véhicules, des sabots des chevaux et des clous des souliers. Tout cela s'aspirait avec la poussière de terre ou de pierres et contribuait à neutraliser l'effet d'autres matières nocives, inhallées simultanément. Mais, depuis que la voie publique est macadamisée et que les autos roulent à une allure vertigineuse, la situation a radicalement changé. Il n'y a plus ou presque plus de poussière de terre dans l'air que nous respirons dans les villes; de même les molécules métalliques ont totalement disparu de l'atmosphère pour des raisons faciles à saisir. En revanche, l'air est saturé de petites paillettes de caoutchouc qui s'introduisent dans nos poumons et qui s'y accumulent. Cette matière insoluble, dès qu'elle atteindra une certaine densité dans notre organe respiratoire, en obstruera les pores et nous fera mourir d'étouffement. La Faculté dénommera «larynxopneumocaoutchoutique» cette nouvelle maladie qui dépeuplera les villes en peu de temps.

— Oui, mais, crus-je devoir faire observer, cette «larynxopneumocaoutchoutique» est encore inconnue et je crois que ni vous ni moi nous n'en souffrons. Elle se tient en réserve évidemment pour le siècle prochain, où elle remplacera la future grande guerre qui se déclencherait sans cela, en vertu de la loi de la fatalité, autour de l'an 2015.

Le docteur fronça les sourcils en répliquant ce qui suit:

— Vous êtes parfaitement libre de sourire, mon cher voisin, mais, tout en plaisantant, vous venez d'exprimer l'exacte vérité. Consultez ces calculs et vous verrez qu'effectivement lorsque la densité de la circulation des automobiles se sera accrue dans la proportion que voici — M. Dubruit mettait le doigt sur une longue suite de chiffres, — nous aurons cessé de vivre. Et qui nous garantit qu'avec la concurrence effrénée que se font les fabricants d'autos, le chiffre fatal ne sera pas atteint plus rapidement que nous ne le pensons?

Là-dessus, mon excellent voisin se laissa choir dans un fauteuil en s'écriant:

— A quoi cela sert-il, je vous le demande, de travailler à augmenter le capital de santé de

l'humanité si le mécanisme aveugle de notre époque fait tout pour l'anéantir ?

Il me sembla voir une grosse larme perler au coin de l'œil du bon docteur. Je restai coi et ce ne fut qu'après un long silence que j'osai, enfin, amener sur le tapis la question du vernissage de la palissade du jardin. J'avais, certes, honte de soulever une telle bagatelle après avoir entrevu la fin du monde ; mais, me disai-je, nous dormirons mieux si nous parlons d'autre chose.

Aimé Schabzigre.

Avant tout, il s'agit de ne pas perdre de temps ! — Un aviateur fait un vol avec un passager. Soudain, ce dernier commet une imprudence et tombe de l'aéroplane qui est à une certaine hauteur.

— Dites donc, lui crie l'aviateur, comme vous serez plus vite que moi à la maison, veuillez, je vous prie, prévenir que je ne rentrerai pas pour dîner.

Quelle veine ! — Brrring !...

Le docteur court à son téléphone et décroche le récepteur.

— Allô !

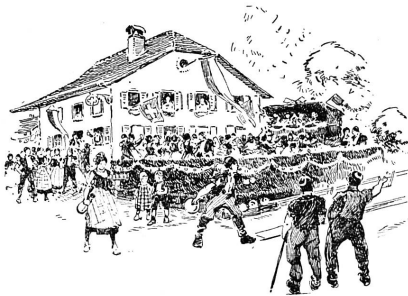
— Docteur, répond une voix d'enfant, c'est moi, le fils de M. Godard.

— Eh ! bien, qu'y a-t-il... qui est malade chez toi ?

— Tout le monde.

— Oh !

— Excepté moi. Hier, je n'avais pas été sage, alors maman n'a pas voulu que je mange des champignons que papa avait rapportés de la campagne... Quelle veine, hein ?



SAPINS D'ABBAYE.

DANS la rosée fraîche, ils se sont réveillés ; tout là-haut où de mai vient à peine d'épanouir les feuillées des hêtres, tout là-haut où le pâturage lutte avec la forêt, où les gentianes étoilent l'herbe rase. Et ce jour a été leur dernier jour de montagne.

Des gars robustes sont venus, haches en main ; et ils sont entrés dans la sapinière.

— Combien en faut-il ?

— Dix ou douze, les plus beaux, les plus droits.

Ils ont choisi, un ici, un là, puis ils ont chargé leur char, serré les chaînes, et par les chemins cahoteux du bois de Bon, puis par la route rapide qui traverse le village, hommes, chevaux, chars et sapins sont arrivés sur la place.

Ils ont dételé et rentré les chevaux ; ils ont jeté sur le sol les jeunes arbres, ils ont été boire un verre, ne l'ont-ils pas mérité ?

Et moi, je vous regarde, sapins d'Abbaye. Couchés dans la poussière, vous ne songez pas que c'est un honneur enviable d'orner les quatre coins du pont de danse, la tribune de la musique, l'entrée du stand. Hélas, déjà fanées les petites pousses tendres qui devaient l'an prochain se changer en aiguilles raides et sombres, éraclée l'écorce rosâtre des jeunes troncs, froissées les branches souples, brisée la petite croix verte du faite...

Le pont de danse se monte à grand renfort de coups de hache et de maillet. Le carrousel, le tire-pipes, les balançoires vont rivaliser de musique délirante, et demain déjà, les sapins d'Abbaye seront là, dressés au milieu de la foule, parés de fleurs éclatantes en papier multicolore. Ils auront sacrifié leurs branches pour tapisser le tour du pont et la tribune où se tient la fanfare. Ils seront de la fête...

Ceux du stand verront passer le cortège d'arrivée et la parade du roi ; toute la journée, ils

vibreront au fracas des coups de fusil répétés par l'écho de la Grande Roche.

Et les sapins de la place verront le bal.

La première danse, où l'on est encore un peu gêné, un peu gauche, puis la seconde, qui va mieux et la dernière, aussi, vers le matin, celle où l'on est « tout à fait bien ».

Entre la première danse et la dernière, entre le premier et le dernier soir, les sapins du Mont Aubert auront vu et compris bien des choses.

Timide, Marie-Jeanne s'appuie à la barrière et son amoureux vient la chercher pour une danse.

Autour des sapins d'Abbaye, dans la senteur fruste des aiguilles froissées, que de peines, que de joies, que d'espoirs et de déceptions.

Il y a celle qui regarde danser et que personne n'invite ; celle qui a déchiré sa robe neuve à un clou de la barrière ; celle qu'un « autre » invite.

Il y a celui qui pense aux anciens jours et voudrait bien revivre une fois encore une Abbaye de jadis... trop tard !

Il y a celle qui regarde danser sa fille et se revoit vingt ans plus tôt.

Il y a celui qui regarde, regarde... et que rien ne console de sa peine... tous ceux-là, et bien d'autres, les sapins d'Abbaye les voient, les abritent.

Un jour, deux jours, trois jours...

Ils sont bien fatigués, presque morts, les sapins d'Abbaye. Ils trouvent que ça va de mal en pis. Oui, vraiment, le premier soir, c'est bien, c'est le jour des gens du village, de ceux qui ont travaillé à préparer la fête, qui s'en sont réjouis.

Le deuxième soir, c'est moins bien. Tant de monde du dehors ! Des garçons qui crient, des filles qui ne sont pas de chez nous : « coureuses d'abbayes ou de danses » ou... « coureuses » tout court. Et puis, les rixes, les disputes. Ah ! non, ça va mal.

Le troisième soir, c'est la fin de tout. On a trop ri, trop dansé, trop bu, et les sapins austères ont honte d'abriter tant de démarches chancelantes et d'entendre tant de propos grossiers ou trop galants.

Allons, Marie-Jeanne, allons, ta robe est toute fripée, tes yeux disent ta fatigue... et ton amoureux... où est-il ? Tu as du chagrin, petite, c'est souvent comme ça, vois-tu. Ça commence bien, si bien, et ça finit... moins bien, n'est-ce pas.

L'Abbaye de mon village est terminée. Les sapins du pont de danse seront misés sur la place mercredi à 8 heures, bons pour brûler.

Ils étaient si frais, si jeunes et si droits. Dans le matin clair, sur la montagne, ils poussaient vers le ciel leur petite croix verte.

(Journal d'Yverdon). — Milandre.

Censury. — Croquis et nouvelles de chez nous par Albert Roulier (Grattesillon). Editions Delacoste-Borgeaud, Lausanne. Broché fr. 3.50.

Dans notre bonne terre vaudoise, Grattesillon a jeté la semence Vous l'avez vue lever, grandir, prendre corps, quinzaine après quinzaine, lecteurs de nos périodiques romands, et vous savez quelle est sa belle venue. La moisson est arrivée. Grattesillon a noué ses glanes. Il les a baptisés : **Silhouettes.** — **Echos de la grande guerre.** — **La ronde des saisons.** **On raconte.** — **Trois contes.** La gerbe de bon grain vous est offerte, assaisonnée du meilleur esprit vaudois. C'est de la fine fleur de farine qui tombera dans nos « opons ». Il ne tient qu'à vous de la recueillir. Vous en confectioirez les meilleurs produits du terroir, qui vous aideront à trouver plus courtes les longues soirées d'hiver et seront le charme des veillées de vin cuit, des cassées de noix, des séances d'automne autour des pressoirs et du moût qui fermente. **P. C.**

Relation de cause à effet. — Tiens, Lacuitte, tu as le bras en écharpe. Que t'est-il arrivé ?

Rien, l'autre nuit je sortais du café, un imbécile m'a marché sur la main.

La route de la fortune. — C'est égal, je voudrais bien connaître la route de la fortune.

— Ce n'est pas difficile Vous « prenez » à droite, vous « prenez » à gauche, et quand vous avez « pris » de tous les côtés, vous êtes riche.

BOUTADE

Monsieur le rédacteur,



L'HOMME qui dota son époque d'un aliment chimique portatif, hygiénique, digestible et réparateur a bien mérité de l'humanité. Gloire au savant qui découvrit le *tropon* ! Voici quinze jours que nous en vivons, Mme Bougonville et moi, et notre santé ne fait qu'y gagner. Les tissus adipeux, il est vrai, tendent à disparaître. Madame a dû faire une pince à la trop ample ceinture de mon pantalon, et devient elle-même plus svelte, plus gracile. Encore un mois de ce régime et j'aurai retrouvé la compagne élancée des premières amours. Je le sais, je le sens, et les tièdes bouffées qui me montent, par instants, au cœur et au cerveau, ne sauraient me tromper.

Détail prosaïque, mais significatif : nos dépenses de ménage ont diminué de trois quarts. Seule, la domestique se plaint ; à l'heure où naguère elle évoluait devant notre fourneau de cuisine, elle s'ennuie, les bras croisés, ou frotte sans relâche une argenterie devenue inutile. Il a fallu lui conserver son café au lait, car, à défaut de cette lâche concession de notre part, elle menaçait de donner son congé, et Mme Bougonville tient trop à elle pour pouvoir s'en passer.

J'ai voulu prier à dîner mon vieil ami Bringard. Après le *Benedicite*, je lui ai mis, sur la langue, une pincée savamment dosée. Il l'a crachée, monsieur, j'ai honte de le dire, oui, il a grossièrement rejeté l'offrande de ma si moderne hospitalité, puis il est sorti en me disant des sottises...

Hélas ! Bringard n'est pas à la hauteur, — pas dans le train, — comme on dit aujourd'hui, à ce que je crois. J'ai ordonné d'essayer les traces de son ignorance, et j'ai fait une croix : je ne l'inviterai plus !

Il s'agit de savoir, comme l'a si bien dit le docteur Krafft, de Lausanne, dans une de ces causeries badines dont il avait seul le secret, il s'agit de savoir si l'on mange pour vivre, ou si l'on vit pour manger. Or, moi Bougonville, je mange pour vivre, et n'ai jamais mangé que pour cela ; c'est vous dire de quelle bienvenue j'ai salué l'apparition de ce produit nouveau et si essentiellement économique.

Oui, je le salue, je l'acclame, et, qui plus est, nous en profitons, moi et ma digne moitié. Et dans les rêves éveillés du nouveau et ample loisir de mes journées allongées de tout l'espace qu'occupait la laborieuse mastication des aliments grossiers dont je me gavais naguère, j'entrevois déjà l'époque bénie où il suffira d'une simple tabatière pour rassasier ses amis, une prise pour les gens qui se respectent, deux tout au plus pour les goulus !

Alors l'humanité régénérée, arrosant d'eau claire, ou sucrée tout au plus, un *tropon* perfectionné, sublimé, concentré, le *tropon*-type enfin, verra enfin poindre le millénium. Bringard, hélas ! ne sera plus, il aura rendu à la terre ses viscères distendus par les exigences trop matérielles d'une époque barbare, mais, dans ce radieux avenir, il n'y aura plus de place pour lui, et c'est de bon cœur que j'ajoute d'avance, comme on le chante à la fin d'« Anita » : *Requiescat in pace* !

Agréé, etc.

Bougonville.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Ce journal est un moyen à la fois pratique et peu coûteux de se perfectionner dans l'une ou l'autre langue, tout en complétant ses connaissances en d'autres domaines. — Un numéro spécimen sera servi gratuitement à toute personne qui en fera la demande à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Electeur conscient. — A la veille d'une votation, on demandait à Jean-Louis comment il émettrait son opinion :

— Je panacherai, répondit Jean-Louis, en prenant le o du mot « oui » pour le mettre entre les deux n du mot « non » !

Ce que femme veut... — Pourquoi les reines gouvernent-elles mieux que les rois ?

— Parce qu'un souverain se laisse influencer par sa femme et la souveraine par son mari.